

Recherches sur Diderot et sur l'Encyclopédie

Numéro 26 (avril 1999)
Diderot, philosophie, matérialisme

Annie Ibrahim

Matière des métaphores, métaphores de la matière

Avertissement

Le contenu de ce site relève de la législation française sur la propriété intellectuelle et est la propriété exclusive de l'éditeur.

Les œuvres figurant sur ce site peuvent être consultées et reproduites sur un support papier ou numérique sous réserve qu'elles soient strictement réservées à un usage soit personnel, soit scientifique ou pédagogique excluant toute exploitation commerciale. La reproduction devra obligatoirement mentionner l'éditeur, le nom de la revue, l'auteur et la référence du document.

Toute autre reproduction est interdite sauf accord préalable de l'éditeur, en dehors des cas prévus par la législation en vigueur en France.

revues.org

Revues.org est un portail de revues en sciences humaines et sociales développé par le Cléo, Centre pour l'édition électronique ouverte (CNRS, EHESS, UP, UAPV).

Référence électronique

Annie Ibrahim, « Matière des métaphores, métaphores de la matière », *Recherches sur Diderot et sur l'Encyclopédie* [En ligne], 26 | avril 1999, mis en ligne le 04 août 2007. URL : <http://rde.revues.org/index1001.html>
DOI : en cours d'attribution

Éditeur : Société Diderot

<http://rde.revues.org>

<http://www.revues.org>

Document accessible en ligne sur : <http://rde.revues.org/index1001.html>

Ce document est le fac-similé de l'édition papier.

Tous droits réservés

Annie IBRAHIM

Matière des métaphores, métaphores de la matière

Diderot renvoie les questions qu'il nomme « spéculatives » à l'indigence de la pensée idéaliste et confie au personnage du docteur Bordeu, dans *Le Rêve*, le soin de les ridiculiser : « Toute abstraction n'est qu'un signe vide d'idée »¹. Puis viennent l'étiologie et le remède : « On a exclu l'idée en séparant le signe de l'objet physique ; et ce n'est qu'en rattachant le signe à l'objet physique que la science redevient une science d'idées »². Une indication sur la nature de cette entreprise nous est donnée dans la *Lettre sur les aveugles* par la définition de la métaphore : « Mais qu'entendez-vous par des expressions heureuses, me demanderez-vous peut-être ? Je vous répondrai, madame, que ce sont celles qui sont propres à un sens, au toucher par exemple, et qui sont métaphoriques à un autre sens, comme aux yeux ; d'où il résulte une double lumière pour celui à qui l'on parle, la lumière vraie et directe de l'expression, et la lumière réfléchie de la métaphore »³. D'emblée, la première difficulté que soulève cette définition tient à l'usage philosophique de ces expressions énergiques, heureuses, que sont les métaphores : le projet philosophique de Diderot est en effet de construire, en lieu et place de ces anciens systèmes de la matière qui ont fait la preuve de leur faillite, une *libre enquête sur l'idée de matière* ; elle prendra la forme d'un dispositif d'intégration des éléments matériels selon un principe d'ordre régional ouvert et inachevé. Maupertuis avait très bien saisi la portée de ce choix philosophique lorsque, face aux allégations répétées de Diderot revendiquant la nécessité du Tout en philosophie, il avait, dans sa réponse, laissé entendre la conviction profonde et inavouée de son objecteur : « Cette manière de raisonner que Monsieur

1. *O. Ph.*, p. 369. Sauf indications contraires, nos références sont celles de l'édition des *Œuvres* de Diderot par Paul Vernière, 1964.

2. *Ibid.*

3. *Ibid.*, p. 110.

Diderot appelle l'acte de la généralisation, et qu'il regarde comme la pierre de touche des systèmes, n'est qu'une espèce d'analogie, qu'on est en droit d'arrêter où l'on veut »⁴. A quoi bon généraliser jusqu'à atteindre le concept d'un système du Tout de la matière ? L'enquête philosophique au contraire s'accordera à la pratique de la métaphore en préférant l'esquisse dont Diderot loue l'esprit d'invention dans le *Salon de 1767* : « Pourquoi une belle esquisse nous plaît-elle plus qu'un beau tableau ? C'est qu'il y a plus de vie et moins de formes. A mesure qu'on introduit les formes, la vie disparaît »⁵. Mais comment légitimer l'abandon de l'architectonique du concept et fonder le recours aux métaphores, si l'ambition de cette enquête sur l'idée de matière est bel et bien d'exhiber ses principes — tâche métaphysique — et de nous amener à la source de la sensation — souci ontologique ?

Le trajet philosophique de Diderot, adossé d'une part à la tradition lucrétienne, empiriste, médicale, d'autre part à la filiation newtonienne, chimique et biologique, enfin au Tout spinoziste et à la machine naturelle leibnizienne, est en effet marqué par l'exigence de penser la matière à différents niveaux : dans les années 1750 et jusqu'aux deux *Lettres*, dans le cadre d'une philosophie de la Nature, la matière n'est pas nommée ; elle est l'état ou la substance qui donne à percevoir des corps matériels, des matières, des choses individuelles. Le champ métaphorique qui prend alors en charge ce moment est celui des métaphores convenues de la Nature, ces métaphores usées que Nietzsche dénigre dans *Le Livre du Philosophe*⁶. L'énigme de la nature voilée, cachée derrière les formes infiniment variées et changeantes qu'elle offre au regard, c'est, nous dit Diderot, « une femme qui aime à se travestir »⁷. Il s'agit de saisir la Nature à travers ses manifestations matérielles qui nous la dissimulent. Le philosophe et le comédien sacrifient conjointement la rhétorique de la métaphore à la production d'une simple technique de l'expression imitative. La comédie de la nature et la comédie du comédien se jouent et se jouent si bien qu'elles expriment ce qu'on prend pour tel ; mais l'illusion n'est que pour nous. A ce statut naturaliste de la matière convient la métaphore réduite à la forme, la simple illustration, l'image.

Deuxième moment : le souci de nourrir la recherche philosophique par référence aux lois physiques accomplit dans les sept conjectures de *L'Interprétation de la nature* la définition de la matière comme système de particules en mouvement, soutenue par la métaphore du choc. Dans les

4. *Réponses aux objections de Monsieur Diderot*, Vrin reprise, 1984, p. 206.

5. *Salon de 1767*, AT XI, p. 245.

6. *Le livre du philosophe*, trad. A.K. Marietti, Aubier, Flammarion, pp. 181-182.

7. *De l'Interprétation de la Nature*, art. XII, *O. Ph.*, p. 188.

autres articles du même ouvrage et dans la trilogie du *Rêve*, la faillite du mécanisme engendre, comme on sait, l'idée de la matière comme action des molécules sensibles hétérogènes ; les métaphores de cette dynamique inquiète se multiplient autour de la plus riche, celle du jeu de dés. La métaphore ici n'est pas simple forme, mais sens. La tension entre dénotation et connotation qui fait sa double structure a quelque chance de nous conduire à l'agitation intestinale des molécules qui permet déjà au philosophe « d'assurer des mondes ce qu'il assure des animaux »⁸.

Troisième moment : Le scandale des aveugles et des monstres, la fréquentation de Maupertuis, des chimistes et des médecins conduisent Diderot à un geste de rupture qui met en évidence les limites de son monisme matérialiste : l'ordre des relations des êtres matériels, de leur production et de leurs mouvements n'épuise pas le *principe* de la matière désormais posée comme énergie vivante dans le cadre d'un mutabilisme aléatoire. Telle était bien d'ailleurs l'intuition initiale de Diderot qui, dès l'article ANIMAL de l'*Encyclopédie* en 1751 avait posé la conjecture d'un passage par degrés de la matière inerte à la matière vivante. Les métaphores alors convoquées, de la trilogie du *Rêve* aux *Éléments de Physiologie*, au-delà de la forme et du sens ont un pouvoir de création ; elles sont la force productive de l'idée même. *La Lettre sur les sourds et muets* en décrit le processus : « Les pensées s'offrent à notre esprit, je ne sais par quel mécanisme, à peu près sous la forme qu'elles auront dans le discours et, pour ainsi dire, tout habillées »⁹. Dans un passage célèbre du *Rêve*, la grappe d'abeilles « est un être, un individu, un animal quelconque »¹⁰ et, réciproquement, « le monde ou la masse générale de la matière est la grande ruche »¹¹. On pourrait se risquer à penser que si, au plan de la métaphore, la forme se fait sens, puis force, c'est qu'au plan de la matière, la substance se fait action puis énergie.

Que doit donc être la matérialité de l'expression métaphorique capable de former une telle pensée de l'être de la matière comme énergie vitale d'un élément corpusculaire que son équilibre métastable rend capable de variations à l'infini ?

La difficulté de ce problème tient à son apparente circularité : il s'agit premièrement de construire *en philosophie* une idée métaphorique de la matière ; il s'agit pour cela deuxièmement de donner à la métaphore le pouvoir signifiant du concept. En surmontant le mépris auquel nous a accoutumés la relève hégélienne de la métaphore morte, nous trouverions

8. *Lettre sur les aveugles*, O. Ph., p. 123.

9. *Lettre sur les sourds et muets*, DS VII, Genève, Droz 1965, p. 46.

10. O. Ph., p. 291.

11. *Ibid.*

plutôt chez Kant ce tracé programmatique. Au paragraphe 49 de la *Critique de la faculté de juger*, Kant exalte dans la métaphore l'élan pour penser qu'elle donne à l'imagination et le « principe vivifiant en l'esprit »¹² qui « place sous un concept une représentation de l'imagination qui appartient à sa présentation, mais qui donne par elle-même *bien plus à penser* que ce qui peut être compris dans un concept déterminé »¹³. L'audace de Diderot est de produire la version matérialiste de ce programme du jugement réfléchissant. En assumant pleinement la vocation d'emprunt à quoi se résout le destin de toute métaphore, le coup de force de Diderot est de faire de l'emprunt le socle d'une instauration.

Loin d'avoir l'ambition de faire toute la clarté sur le contenu philosophique de ce coup de force, je voudrais essayer de repérer quelques éléments de ce traitement matérialiste de la métaphore en tant que la mission d'engendrer l'idée même de la Nature lui est assignée ; pour cela, j'essaierai de comprendre dans un premier temps comment Diderot accorde à la métaphore un rôle central dans la mise en place de sa méthode, pour regarder ensuite comment il l'effectue à partir d'un exemple de métaphore de la matière dans le texte du *Rêve*.

Comment comprendre d'abord la définition de la métaphore rappelée plus haut ? On connaît la sévérité du jugement de Diderot sur lui-même, lorsqu'au terme de son œuvre il en évalue le degré de vérité. Par deux fois, dans la *Réfutation d'Helvétius*, son ultime conception de la matière — sensibilité générale de la molécule où s'inscrit le passage de l'état d'inertie à la vie — est condamnée premièrement en tant qu'elle propose une liaison dépourvue de nécessité, et deuxièmement parce qu'elle constitue « une supposition qui tire sa force des difficultés dont elle débarrasse »¹⁴. Les toutes dernières lignes des *Éléments de physiologie* accentuent le scepticisme du ton : « Qu'aperçois-je ? Des formes, et quoi encore ? des formes. J'ignore la chose. Nous nous promenons entre des ombres, ombres nous-mêmes pour les autres et pour nous. Si je regarde l'arc-en-ciel tracé sur la nue, je le vois ; pour celui qui regarde sous un autre angle, il n'y a rien »¹⁵.

Si l'expression heureuse est pourtant considérée susceptible de fournir la « bonne philosophie »¹⁶ de la matière, c'est du fait du double jeu de la lumière directe et de la lumière réfléchie. Ce double jeu vise à substituer à la saisie de la matière par le détour du concept dont on peut attendre une

12. *Critique de la faculté de juger*, Vrin, 1968, p. 143.

13. *Ibid.*, p. 144.

14. *O. Ph.*, p. 566.

15. *Éléments de Physiologie*, éd. Jean Mayer, Marcel Didier, 1964, pp. 307-308.

16. *Réfutation d'Helvétius, O. Ph.*, p. 566.

vérité, une analogie dont on peut attendre une *mesure* du visible. A la manière de l'aveugle, le philosophe forme ses idées en combinant deux références concrètes pour atteindre, en-deçà de la sensation, le « point palpable », point extrême de l'idée, condensée en une force dont toute expression ne peut être qu'une approximation. L'article INVISIBLE de l'*Encyclopédie*, les *Éléments de physiologie* et la *Réfutation d'Helvétius* localisent dans le cerveau le foyer de la rencontre des organes dont l'harmonique résonne dans la mémoire selon « l'intervalle incompréhensible »¹⁷ que Diderot évoque dans son *Entretien* avec D'Alembert, et que Mademoiselle de Lespinasse imagine dans le *Rêve* : « Qui est-ce qui a dit [aux étourdis] que la nature ne pourrait former un faisceau avec un brin singulier qui donnerait naissance à un organe qui nous est inconnu ? »¹⁸. La substance molle du cerveau autorise l'activité de cette mémoire primordiale qui, selon Saunderson dans la *Lettre sur les Aveugles* « remonte à la naissance des choses et des temps » et peut « voir la matière se mouvoir et le chaos se débrouiller »¹⁹. D'où, dans le texte de Diderot, les nombreuses fictions du commencement, commencement de l'histoire du monde rêvé par D'Alembert, fiction de l'éveil des sens dans l'étrange société utopique imaginée par la *Lettre sur les sourds et muets*, société de cinq personnes dont chacune n'aurait qu'un sens. Cette harmonique de la mémoire remplit non seulement une fonction de réminiscence mais une véritable activité structurante qui autorise Diderot dans l'*Entretien* à réfuter, contre Condillac et Locke, le dualisme entre jugement et sensation : « L'instrument philosophe est sensible ; il est en même temps le musicien et l'instrument. Comme sensible il a la conscience momentanée du son qu'il rend : comme animal, il en a la mémoire. Cette faculté organique, en liant les sons en lui-même, y produit et conserve la mélodie. Supposez au clavecin de la sensibilité et de la mémoire, et dites-moi s'il ne répétera pas de lui-même des airs que vous avez exécutés sur ses touches »²⁰. On comprend peut-être alors un peu mieux que l'expression métaphorique, tributaire des analogies de l'expérience, soit, pour le philosophe à la recherche du « point palpable » ou vraie science de l'idée de matière, sinon l'instrument au moins le guide de sa recherche dont l'horizon régulateur n'est certes pas le mimétisme mais la connivence ou au moins la sympathie entre l'enchaînement des idées et les chaînons des êtres matériels. L'archéologie de cette doctrine de l'analogie liée au schème perceptif et à celui de la mémoire exigerait d'une part un retour au texte du quatrième Chant du *De Natura* de Lucrèce — vision de l'âme et vision des yeux — et d'autre part

17. *O. Ph.*, p. 272.

18. *O. Ph.*, p. 321.

19. *O. Ph.*, p. 121.

20. *O. Ph.*, pp. 273-274.

et surtout à la monadologie quasi physique de Maupertuis. La perception matérielle apparaît en effet chez lui comme le fondement de l'unité de la loi de l'organisation. Le parcours du monde à partir de l'unité perceptive élémentaire se construit par l'assemblage d'édifices organiques dont la pointe se tient dans le sentiment de soi de l'âme humaine. Ce parcours peut aussi bien se faire à l'envers, le sentiment de soi modelant, par ses multiples variations, la multiplicité des formes naturelles. Ainsi en va-t-il dans la *Lettre V* de Maupertuis sur la question de l'âme des bêtes, de notre capacité à « pouvoir juger obliquement et par analogie de la perception des particules élémentaires [...] Je passe du chien au renard, et par des degrés insensibles je descends jusqu'à l'huître, sans avoir aucune raison pour m'arrêter nulle part »²¹. Et la gradation se poursuit en effet, jusqu'à souligner par référence à « l'arbre de Diane » dans le paragraphe 47 du *Système de la Nature* : « Mais le système que nous proposons se bornerait-il aux animaux ? Et pourquoi s'y bornerait-il ? Les végétaux, les minéraux, les métaux même n'ont-ils pas de semblables origines ? »²².

Quoi qu'il en soit de ces sources et de ces influences, le rôle de la métaphore dans l'enquête de Diderot sur l'idée de matière nous fait mesurer la pertinence du jugement coutumier qui veut trouver le *Discours de la Méthode* de Diderot dans l'article BAS de l'*Encyclopédie*. Certes, la méthode y fait l'objet d'une description, description imagée d'une machine qui permet de comprendre la production d'un Tout à partir d'un élément. L'analyse est celle du philosophe manouvrier dans sa fabrique. Il faudrait cependant, si l'on voulait constituer un discours de la méthode métaphorique, lui adjoindre l'article SÉMÉIOTIQUE où le corps est désigné aux yeux du médecin comme une merveilleuse machine dont tous les mouvements sont comme autant de miroirs ; il semble, à la facilité avec laquelle il est instruit de ce qui se passe à l'intérieur du corps, que ce soit une machine transparente²³. Enfin, si cette sémiologie hippocratique peut donner quelque idée de la métaphore comme force de production, c'est le « tissu d'hiéroglyphes entassés les uns sur les autres » par lequel la *Lettre sur les sourds et muets* désigne toute poésie comme emblématique²⁴ qui témoigne le plus radicalement du dispositif de correspondances entre l'unité interne de l'esprit et les liaisons ignorées des réalités externes. L'article LEÇON de l'*Encyclopédie* permettrait de conclure sur ce point, qui rappelle qu'il faudrait se souvenir que c'est par ses organes que l'homme reçoit ses idées, et que le sentiment seul les fixe dans sa mémoire²⁵.

21. Maupertuis, *Œuvres*, Hildesheim, Georg Olms, 1965, tome II, p. 249.

22. *Système de la Nature*, par XLVII, Vrin reprise, p. 166.

23. *Enc.* tome XIV, p. 937.

24. *Lettre sur les sourds et muets*, éd. cit., p. 70.

25. *Enc.* tome XV, p. 416.

La mise en œuvre de cette méthode entraîne Diderot à un comportement disjonctif dans lequel il ne semble pas trancher : ou bien elle est l'occasion de développements sur l'imagination, le génie, l'enthousiasme dont une digression de l'article ÉCLECTISME fait l'apologie, et sur l'intuition que l'article THÉOSOPHES définit comme la perception des rapports subtils entre des réalités inaperçues.

Comportement disjonctif : d'un autre côté, ce discours de la méthode métaphorique porte Diderot à valoriser les sciences qui présentent à ses yeux le plus grand intérêt philosophique. Deux d'entre toutes celles qu'il a pu fréquenter ou pratiquer se présentent comme de gigantesques métaphores de la matière : la médecine et la chimie, dont les laboratoires sont les véritables théâtres des jeux de la matière.

Dans ses *Recherches sur l'histoire de la médecine*, le médecin montpelliérain Bordeu enjoint la Faculté d'« imiter la nature et tout recommencer »²⁶ et loue Hippocrate de « s'être élevé, si on peut dire, par une force au-dessus de l'humaine jusqu'à la main du créateur qui pousse à leur fin tous les mouvements de l'économie animale ». L'article CRISE de l'*Encyclopédie* oppose clairement deux attitudes : ou bien on se fie aux crises, ou bien on se fie aux systèmes. Dans ce dernier cas, par ignorance des rythmes de la Nature, on brise l'unité vitale de l'organisme, par l'intervention, la chirurgie, l'artifice. Dans le premier cas, le médecin hippocratique repère les signes que la nature marque sur l'organisme, en faisant « comme si » on pouvait les considérer comme des causes réelles ; il se borne à « découvrir par l'analogie des rapports »²⁷. Ainsi Hippocrate est-il dans le texte de ses œuvres la première et véridique répétition de la Nature qui s'imité elle-même lorsqu'elle produit spontanément de manière immédiate la santé.

Quant à la chimie, que Diderot l'évoque à travers l'article CHIMIE de l'*Encyclopédie* signé par Venel²⁸ ou par le souvenir de son séjour de quatre années dans le laboratoire de Rouelle, elle est, dans le texte du *Discours préliminaire* le lieu où « sont contrefaits l'éclair, le tonnerre, la cristallisation des pierres précieuses et des pierres communes, la formation des métaux et tous les phénomènes qui se passent autour de nous, sous nos pieds, au-dessus de nos têtes »²⁹.

Cette extension de l'expression métaphorique au laboratoire métaphorique ne doit pas autoriser à penser que la métaphore de la matière

26. *Recherches sur l'histoire de la médecine*, Lefeuvre, 1882, p. 6.

27. *Enc.*, IV, p. 488.

28. Tome III, p. 415

29. *Enc.*, *Discours préliminaire*, t. I.

serait l'instrument privilégié de la construction d'un système qui se laisserait prendre au piège d'une sorte de mimétisme — chaîne des idées, échelle des êtres. Tout au contraire : si la métaphore sied à l'enquête de Diderot sur l'idée de matière, c'est que celle-ci est référée en fin de compte à un mutabilisme aléatoire. La cohésion de l'univers matériel n'exige ni le requisit de l'équilibre stable, ni celui de la totalité. Le dynamisme inventif de la métaphore, quant à lui, procède de son instabilité et de sa capacité à ouvrir l'horizon de possibles intellectuels. Les variations infinies des combinaisons de molécules n'ont pas épuisé les formes. L'entassement des hiéroglyphes n'a pas épuisé ses forces. Il peut y avoir du nouveau : les monstres et les images inédites en témoignent.

Un exemple de métaphore de la matière vivante dans le *Rêve* : la métaphore de la pépinière des polypes humains, rêvée par D'Alembert dans son délire, est exemplaire de la « science d'idées » revendiquée par Diderot contre les abstractions vides : « Dans Jupiter ou dans Saturne, des polypes humains ! Les mâles se résolvant en mâles, les femelles en femelles, cela est plaisant... (Là, il s'est mis à faire des éclats de rire à m'effrayer). L'homme se résolvant en une infinité d'hommes atomiques, qu'on renferme dans des feuilles de papier comme des œufs d'insectes, qui filent leurs coques, qui restent un certain temps en chrysalides, qui percent leurs coques et qui s'échappent en papillons, une société d'hommes formée, une province entière peuplée des débris d'un seul, cela est tout à fait agréable à imaginer... (Et puis les éclats de rire ont repris). Si l'homme se résout quelque part en une infinité d'animalcules, on y doit avoir moins de répugnance à mourir ; on y répare si facilement la perte d'un homme, qu'elle y doit causer peu de regret »³⁰.

En deux pages du *Rêve*, la pépinière de polypes humains exploite au moins quatre formes d'emprunts métaphoriques : emprunt d'une représentation, emprunt d'une expression, emprunt d'une méthode, emprunt d'un modèle. Dans cette exacte antithèse de la métaphore mécaniste de l'horloge, la matière est saisie comme une énergie plastique capable de métamorphoses, de reproduction par boutures et greffes spontanées, de retournements et inversions ; elle est saisie aussi comme une unité problématique : hétérogénéité ou homogénéité des parties ; saisie enfin comme un moule indéterminé ou imprévisible quant aux formes à venir. Et plus, mais c'est un autre sujet, métaphore sociale, porteuse d'intuitions politiques antagonistes³¹.

30. *O. Ph.*, p. 297.

31. Voir sur ce point Judith Schlanger, *Les métaphores de l'organisme*, Vrin, 1971.

Quelques remarques pour conclure :

— En s'engageant sur la voie de la métaphore pour penser la matière, l'enquête de Diderot évite de s'enfermer dans le souci du savoir et de la normativité. La métaphore ne peut livrer ni l'un ni l'autre. Par contre, elle ouvre la possibilité d'une invention organisatrice et exploratrice³².

— Diderot élabore si profondément l'harmonique de l'organicité des sentiments, des idées et de la mémoire, qu'elle emporte la métaphore comme la science jusqu'aux « confins de l'expérience ». Ainsi, les lignes des *Éléments de Physiologie* qui s'interrogent, à propos du cerveau, sur le rapport du lecteur et du livre, concluent à leur identité : « Il faut regarder la substance molle du cerveau comme une masse d'une cire sensible et vivante [...]. Voilà le livre. Mais où est le lecteur ? Le lecteur, c'est le livre même. »³³

— A la manière de la structure du polype, si loin de l'horloge, la philosophie métaphorique de la matière, intolérante au poids d'une architectonique, présente par contre une cohésion, un *continuum* de chaînons, voire un type de systématité dont la logique ne supporte ni la prévisibilité ni l'exclusion.

Annie IBRAHIM
Paris

32. Pour d'amples développements sur ce point, voir la belle étude de Jacques Chouillet, *Diderot, poète de l'énergie*, P.U.F. Écrivains, 1984.

33. *Éléments de physiologie*, éd. cit., p. 243.